

Cette formule couvre un triple programme :

- 1) l'inventaire des critiques traditionnelles de la philosophie à l'encontre de l'Intelligence artificielle ;
- 2) la description des philosophies spontanées qui soutiennent l'Intelligence artificielle ;
- 3) l'extension problématique de l'Intelligence artificielle vers la philosophie, l'idée d'une « philosophie artificielle » (Phi. A).

Qu'est-ce qui fonde ce programme qui s'inscrit dans le programme plus vaste d'une science de la philosophie ? Plutôt que de décrire les pratiques codifiées de l'Intelligence artificielle, on a cherché son but intime, son telos, en vue de prolonger jusqu'à la philosophie ce qui n'est encore en elle qu'en pointillé. Ce telos nous a paru être celui-ci : l'Intelligence artificielle correspond à une « coupure » ou une « révolution » scientifique dans le problème d'une science de la pensée, science ici expérimentale et à base technologique. Tout à fait autre chose, par conséquent, que des recettes pour simuler la pensée. Cette coupure a des conditions historiques et mathématiques précises, en particulier l'invention de moyens logiques, mathématiques et technologiques nouveaux qui permettent la réduction de la pensée au raisonnement et du raisonnement au calcul. Cette coupure définit un amont et un aval. En amont : le vieux projet philosophique et fantasmatique d'une simulation (spéculaire) de la pensée par la machine. L'Intelligence artificielle apporte dans cette tradition une rupture et cherche à placer le problème sur un terrain contrôlable, expérimental et scientifique. L'ambition à long terme de l'Intelligence artificielle est de fonder une science de la raison « générale » ou de la pensée qui arrachera à la philosophie son dernier objet. De là la nécessité pour les philosophes de se confronter à elle, et de considérer l'avenir. En aval : le projet de l'Intelligence artificielle peut être radicalisé et transformé ou élargi. On peut la considérer comme la pointe d'un cône dont la base serait la philosophie elle-même, et non plus la cognition qui n'est qu'un concept restreint de la raison philosophante ; et dont l'angle d'ouverture serait sans doute la science, mais libérée de sa réduction à la logique et aux sciences qui sont combinées avec elle, comme les neurosciences. Sous le nom de Phi A qui nous sert de fil conducteur, nous essayons ainsi de tracer le trajet qui va de l'IA, telle qu'elle existe, à une vraie Science de la pensée la plus déployée, c'est-à-dire de la philosophie : une science de la philosophie qui ne soit évidemment plus une philosophie de la philosophie comme on la trouve réalisée dans l'Histoire de la

philosophie. Autrement dit, nous nous gardons bien de critiquer unilatéralement l'IA comme font souvent les philosophes, surtout continentaux. Au contraire, nous la prenons comme un symptôme à analyser et déplacer - plutôt d'ailleurs que comme un modèle tout fait à « transférer » ou à étendre dogmatiquement et induement à la Décision philosophique. La méthode : à l'auto-compréhension que l'IA a d'elle-même et qui est « restrictive », on oppose deux fois son essence : 1. l'essence déployée des

Décisions philosophiques qui forment ses pré7W ÷>—2 ° celles-ci donnent lieu à des auto-interprétations empiristes et rationalistes, à des philosophies qui se méconnaissent et parfois se déniaient comme telles. On fait apparaître à l'intérieur et à l'extérieur de l'IA les exigences pleines de la philosophie. 2. l'essence de la science :à ses auto-interprétations comme science, où elle se pense dans des mixtes de philosophies empirico-rationalistes et de sciences empiriques (logique, neurosciences, théorie de l'information), on lui oppose un concept radical de la science, non acquis sur des bases philosophiques et épistémologiques. Au total :à quelles conditions l'IA peut-elle devenir une science rigoureuse de la Raison ou de l'Intelligence dans ses ultimes possibilités ? De là l'inventaire des conditions de production théorique d'une science de la philosophie à partir du modèle restreint de l'IA. La condition fonda&ÖVçF AER W7B de restituer à la science son autonomie par rapport à toute récupération épistémologique, donc de procéder probablement à autre chose qu'une « coupure » ou « révolution ».L'IA souffre dans son développement de bases théoriques trop limitées et enkystées, tant sur le plan scientifique que philosophique. Le passage à une Phi A suppose de bouleverser d'abord l'économie interne (sciences, philosophies, technologies) de l'IA. Ce projet se distingue donc des usages de l'informatique que la philosophie a développés à des fins « textuelles » c'est-à-dire sur des objets à LE CAHIER la fois trop généraux et trop restreints par rapport à la Décision philosophique. Au lieu de s'attaquer à celle-ci même, elle est restée sur les bases traditionnelles de l'informatique (contexte spéculaire de la performance et de la concurrence machine-pensée). Il faut d'abord suspendre cette position du problème (à quoi sert une Phi A, quelle aide - démonstration d'arguments, création de systèmes - à la Décision philosophique ? etc.) Le seul point de vue qui autorise ce suspens et qui, en même temps, respecte l'autonomie de la Décision philosophique sans lui imposer une réduction empirique, c'est celui d'une science transcendante dont nous avons posé les principes et les conditions de réalité ailleurs (cf. Une bio&graphie de l'homme ordinaire, Aubier-Montaigne, 1985), science acquise par des voies non-philosophiques et donc capable d'être

science de la philosophie. L'idée d'une Phi A est un jalon sur le trajet qui mène à cette science.